



PIERRE LOOS, UN VOYAGEUR-MARCHAND EN ESCALE CHEZ PIASA

PIERRE LOOS A PRESQUE CINQUANTE ANNÉES DE VOYAGES ET DE NÉGOCE DERRIÈRE LUI. SPÉCIALISÉ DANS LES ARTS CLASSIQUES AFRICAINS AVEC SA GALERIE AMBRE CONGO DES SABLONS, À BRUXELLES, IL A AUSSI ÉTÉ LE FONDATEUR DE LA FOIRE BRUNEAF ET L'INITIATEUR DE NOMBREUX PROJETS D'ÉDITION. MI-SEPTEMBRE, UNE PARTIE DE SA COLLECTION SERA DISPERSÉE CHEZ PIASA. À TRAVERS UNE VACATION, LA TRAJECTOIRE BIEN SINGULIÈRE D'UNE EXISTENCE.

Entretien avec **Clément Thibault**

Clément Thibault : Qu'est-ce qui vous a amené à céder une partie de votre collection ?

Pierre Loos : À mon âge est venu le moment de transmettre certaines choses. J'ai voyagé dans le monde entier pendant 50 ans, en Afrique du Nord, en Asie, au Moyen-Orient et surtout en Afrique centrale et de l'Ouest, de 1968 à 2008. J'y ai découvert des hommes, des objets, des histoires...

Comment avez-vous constitué votre collection, voire vos collections, puisque même s'il existe un fil rouge entre elles, elles occupent différents champs : l'art et l'ethnographie africaine, la photographie ancienne et la modernité congolaises – qui feront chacun l'objet d'une vacation.

Quand j'ai interrompu mes études de médecine, au grand dam de ma famille, je n'avais pas de passé colonial derrière moi, mais un passé de marchand aux puces, de brocanteur. J'ai commencé tout en bas de l'échelle, la meilleure manière d'apprendre. J'ai été un chineur, celui qui sort des sentiers battus, qui remonte des pistes... Au début de ma carrière, j'ai constaté

qu'il y avait certains domaines réservés aux grands marchands : les « grands objets », les fétiches et les masques. Mais les mêmes se désintéressaient des arts considérés comme mineurs : les objets usuels, parures, bijoux, objets ethnographiques. C'est ainsi que j'ai commencé.

Quels étaient vos critères d'achat ?

L'ancienneté d'abord. J'ai horreur des copies et des faux, ça m'écoeure. Un objet doit être fait par des gens des tribus, pour un rôle dans les tribus. Il doit avoir une patine d'usage. Jamais il ne doit être âgé artificiellement, pour les touristes. Bref, l'authenticité en premier lieu, l'originalité, et puis la beauté enfin. Mais cela ne relève que de moi.

Quel regard portez-vous sur l'évolution du prix des pièces d'art classique africain, en forte croissance ?

Il est temps. Il était invraisemblable de voir que les témoignages artistiques primordiaux étaient considérés comme de l'art de touriste. Quand on dépassait les 25 000 € il y a 25 ans, on voyait fleurir les articles dans la presse. Ce n'est plus le cas aujourd'hui, bien heureusement.

La deuxième vacation sera consacrée à Casimir Zagourski (1883-1944), dont vous cédez un large fonds...

Ce Polonais a débarqué à Kinshasa au milieu des années 1920 après avoir quitté l'armée tsariste sous la pression des Bolcheviks. À l'origine, il était photographe dans l'aviation de l'armée impériale. Là-bas, il a essayé de gagner sa vie et a fait ce que les autres ne faisaient pas : photographier les gens de Kinshasa et du Congo. Il a fait plusieurs voyages en Ford T, dans les tribus, et a réalisé près de 1 600 clichés, parmi lesquels il en a sélectionné 440 – tirés en format carte postale en plus de quelques grands tirages, une cinquantaine. J'ai eu la chance de tomber deux fois sur des séries de grands tirages et j'ai chassé nombre de ces petits tirages.



Il reste enfin votre collection de peinture, qui fera l'objet de la troisième vente.

Mon père était peintre du dimanche, mon grand-père et mon oncle aussi. Dans la maison natale, sur les murs, on ne voyait plus la couleur des murs sous les toiles, de tous les formats, de toutes les époques, de tous les sujets. C'est mon imprégnation de jeune enfant... En quittant le giron familial, à 18 ans, pour me lancer dans la brocante ethnique, je me suis rendu compte que les anciens coloniaux possédaient souvent des toiles de jeunes Africains. Je les trouvais superbes, mais elles étaient sans valeur pour eux... Systématiquement, je me suis mis à les acquérir. En quarante ans, je suis tombé sur des trésors, particulièrement les travaux de l'époque de l'atelier de Romain Desfossés.

Pouvez-vous nous en dire plus sur cet atelier ?

Romain Desfossés était un ancien officier de la marine française qui a fondé à Lubumbashi un atelier ouvert à quiconque souhaitait peindre : l'Académie d'art populaire indigène, surnommée l'atelier du Hangar. Il y laissait une totale liberté à ses élèves. Pour moi, c'est la grande caractéristique de cette école, sa liberté, à la limite de l'art brut et de l'art naïf. Sur les quarante artistes passés par l'atelier, quatre ou cinq sont aujourd'hui reconnus. Il y a un style Bela Sara, qui peignait avec les doigts, sans le moindre coup de pinceau, tout comme il existe un style Pilipili Mulongoy ou Mwenze Kibwanga... En peinture, le cœur de ma collection, ce sont les toiles de cet atelier, particulièrement entre 1945 et 1960. J'ai aussi acquis les tableaux des précurseurs, réalisés entre 1928 et 1933, que sont Albert Lubaki et Djilatendo.

Ces derniers temps, cette scène congolaise semble gagner en visibilité, au moins en France. Le dernier exemple en date est *Beauté Congo* à la fondation Cartier, sous le commissariat d'André Magnin.

Il faut souligner le travail d'André Magnin, un extraordinaire scénariste et défricheur de talent. Mes pièces représentaient environ 25 % de *Beauté Congo*. J'espère et je pense que ça va être une explosion. L'art contemporain congolais est partout, avec de vraies valeurs comme JP Mika, Chéri Samba... Les Modernes suivent. Je m'appête à ouvrir un cabinet d'expertise pour les œuvres modernes du Congo. Ma proximité avec les tableaux m'a permis de connaître ce que les faussaires ne savent pas... Avec la reconnaissance de cette école, cela devient nécessaire.

C'est donc un bon moment pour vendre ?

Depuis l'exposition, j'ai été sollicité par toutes les maisons de ventes, mais seul le projet de Piasa m'a convenu, moins mercantile. Cette vente est l'itinéraire de ma collection. Ce sera la première fois qu'une sélection importante de l'école

Jean-Bosco Kamba. *Sans titre*.
1958, huile sur panneau Unalit, 46 x 76 cm.
Collection Pierre Loos.

Djilatendo. *Sans titre*. 1929, encre de Chine
et aquarelle sur papier, 50 x 65 cm. Collection Pierre Loos.



Casimir Zagourski. *Reine Mère Série II*. Vers 1930, tirage sur papier Apga lux, éd. 49/9, 27,5 x 39,5 cm. Collection Pierre Loos.

du Congo est présentée à la vente. Il y a eu quelques ventes éparées, mais c'est la première structurée. Ce sera la première fois qu'un Djilatendo passe aux enchères – il n'y en a qu'une trentaine dans des mains privées dans le monde – et la pièce maîtresse sera un grand paravent, réalisé à six mains entre Pilipili Mulongoy, Bela Sara et Raphaël Kalela... En trois parties, cinquante ans de ma vie vont défiler et correspondre à ce que je suis, à mon désir de transmettre aux autres. Pour moi, qui ai eu la chance de voyager, partir sans transmettre, c'est s'enfuir comme un voleur.

Victor Choquet et Cézanne, Sean Scully et le Pop Art... Certaines grandes dispersions marquent leur temps, impulsent une cote. Avez-vous cela en tête ?

C'est ce que j'espère très fortement. ■